IV

LES *LAUDES RURIS* DE TIBULLE II, 1, 37-80 : UNE INFLUENCE POSSIBLE DE LUCRÈCE SUR TIBULLE

PAR ALBERT FOULON
Maître de conférences à l'Université de Haute-Bretagne
6, avenue Gaston-Berger, 35043 Rennes, Cedex

SOMMAIRE. — *Dans l'***élégie II, 1,** 37-80, **Tibulle** *écrit un éloge de la campagne, que la plupart des commentateurs croient surtout inspiré de* **Virgile,** *mais dont certains soulignent aussi le lien avec la* **poésie alexandrine** ; *nous pensons, quant à nous, que l'influence de* **Lucrèce** *sur ces* laudes ruris *ne doit être sous-estimée ni pour le fond ni pour la forme : le tableau des origines de l'humanité* (**De rerum natura V, 925-1457**) *a, croyons-nous, nourri l'inspiration tibullienne et certains procédés stylistiques employés par Lucrèce se retrouvent chez Tibulle, attestant combien Lucrèce a été, pour celui-ci comme pour tous les poètes augustéens, autant un modèle littéraire qu'une source philosophique.*

EPITOME. — *In elegia II, 1, 37-80, Tibullus ruris laudes conscribit, in quibus plerique in commentariis sunt qui putent Tibullum Vergilium imitatum esse; quidam autem contendunt poetam nostrum ex Alexandrinis fontibus hausisse; equidem arbitror Lucretii ingenium Tibullo multum attulisse non solum in rebus, sed etiam in uerbis. Lucretius in* De rerum natura *V, 925-1457 narrat uitae humanae primordia; quam narrationem Tibullum sibi proposuisse ad imitandam credo; nam genus dicendi quo Lucretius usus est poeta noster adhibet, ex quo constat quantum Lucretius Tibullo omnibusque augusteis poetis uates imitandus idemque philosophus colendus fuerit.*

L'élégie II, 1 du *Corpus Tibullianum* a donné lieu à des exégèses aussi nombreuses que variées[1] mais elles s'accordent toutes pour tenter de percer le mystère de la cérémonie religieuse décrite par Tibulle dans cette élégie : *Feriae Sementiuae* pour les uns[2], *Ambarualia*[3] pour les autres, en définitive une fête sans doute imaginaire, de l'avis de

1. Pour la bibliographie antérieure à 1970, consulter H. HARRAUER, *A bibliography to the Corpus Tibullianum*, Hildesheim, 1971, plus spécialement p. 34-35 ; pour la bibliographie postérieure à 1971, cf. R. J. BALL, *Tibullus the elegist, a critical survey*, Göttingen, 1983, p. 150-163.

2. C'est notamment l'avis de K. F. SMITH, *The elegies of Albius Tibullus*, New York, 1913, p. 391-392.

3. C'est l'opinion la plus répandue depuis les humanistes du XVI^e siècle, confirmée par P. POSTGENS, *Tibulls Ambarvalgedicht*, Würzburg, 1940, suivie également par les principaux éditeurs du XX^e siècle : F. W. LENZ, *A. Tibulli aliorumque carminum libri tres*, ed. alt. emend. add. auct. Leiden, 1964, p. 91 ; M. J. PUTNAM, *Tibullus, A commentary*, Norman, 1973, p. 152. F. DELLA CORTE, *Tibullo, Le Elegie*, Firenze, 1980, p. 236 ; A. G. LEE, *Tibullus, Elegies*, 2^e éd., Liverpool, 1982, p. 137.

R. Schilling auquel nous nous rangeons : « Ainsi tout concourt à faire la part prépondérante à l'imagination poétique aux dépens de la fidélité liturgique dans cette élégie de Tibulle : aussi bien l'absence de datation précise que le caractère disparate des allusions rituelles et que le choix des divinités invoquées par le poète. Il n'est donc plus question de choisir entre les *Feriae Sementiuae* de janvier et les *Ambarualia* de mai pour ancrer en quelque sorte cette élégie dans l'orthodoxie liturgique. Le poète échappe décidément à toute classification rigoureuse dans cette libre improvisation à la gloire des divinités de la campagne qui, dit-il, nous ont valu une plus grande douceur de vivre »[4]. C'est précisément cette « libre improvisation à la gloire des divinités de la campagne » constituée essentiellement par les vers 37-80 que nous voudrions examiner de plus près : il s'agit d'un développement qui occupe la moitié du poème, exactement 44 vers sur 90, et auquel, à notre avis, les commentateurs n'attachent pas toujours assez d'importance pour confronter la version tibullienne de l'histoire de la civilisation avec celles proposées par les devanciers, tant grecs que latins, de notre poète en ce domaine. Avant d'esquisser les rapports réels ou supposés, entre Tibulle et ses prédécesseurs, il nous faut analyser brièvement le contenu des vers 37-80 : abandon du gland (37-38), découverte de la charpente et de la toiture (39-40), mise sous le joug des taureaux et adaptation de la roue au chariot (41-42), abandon des aliments sauvages et plantation des arbres fruitiers (43), découverte de l'irrigation (44), fabrication et utilisation du vin (45-46), les moissons (47-48), le miel (49-50), invention des chants (51-54), des danses (55-56), sacrifice du bouc à Bacchus (57-58), offrande de la couronne de fleurs aux Lares (59-60), la laine et les diverses façons de la travailler : filage et tissage (59-60) ; évocation de Cupido-Amor (67-80), le dieu par excellence de la campagne et des troupeaux dont le pouvoir s'étend sur les bêtes comme sur les hommes, bienfaisant ou nuisible selon ses victimes. L'analyse détaillée que nous venons de proposer ne doit pas faire perdre de vue la structure d'ensemble de ces vers 37-80, bien mise en lumière dans le commentaire déjà ancien de Dissen : « *Quod argumentum tribus locis divisit : primum enim alimenta meliora docuerunt (dei) pro glandibus herbisque feris, et victus copias rurales monstrarunt; ortae porro artes rure, et musicae et earum simpliciores quae ad corporis cultum et ornatum pertinent; tertio loco etiam Amorem rure natum discimus, qui et greges auget et hominibus bona malaque affert* »[5].

Max Ponchont, suivant Dissen, écrit lui aussi : « L'hymne en l'honneur de la campagne et de ses divinités (37-80) contient trois

4. R. Schilling, *Les allusions religieuses de l'élégie II, 1 de Tibulle*, in *L'élégie romaine*, Colloque de Mulhouse, Ophrys, 1980, p. 77-78.

5. L. Dissen, *Commentarius in Tibullum*, Göttingen, 1835, p. 209.

strophes : grâce aux divinités rustiques, c'est à la campagne que l'homme a trouvé les premières améliorations de la vie matérielle (37-50) ; aux champs sont nés les arts, musique et danse, poésie en l'honneur des dieux et chœurs tragiques, art de filer et de tisser en chantant (51-66) ; à la campagne aussi est né Amour qui s'y est exercé contre les animaux avant de s'attaquer aux femmes et aux hommes et qui est devenu le dieu souverain, aussi ardent à poursuivre ses victimes qu'à seconder ses favoris (67-80) ; trois idées dominent donc l'hymne et en font l'unité : la subsistance, les arts, l'amour avec ses peines et ses joies, c'est-à-dire toute la vie avec ses principes fondamentaux »[6]. Nous nous accordons avec Max PONCHONT pour adopter cette structure tripartite, déjà proposée par DISSEN : « *nam victus, artes, amoris gaudia et aerumnae, haec sunt profecto fundamenta vitae* »[7] et rigoureusement équilibrée puisque les 44 vers des *laudes ruris* se divisent en 14 + 16 + 14 ; or des études récentes ont justement attiré l'attention sur le souci de composition numérique chez Tibulle, dans l'ensemble d'un recueil comme dans le détail de chaque élégie[8]. A ceux qui refuseraient de considérer le couplet relatif à Cupidon (67-80) comme partie intégrante du développement, nous ferions remarquer qu'un examen attentif du jeu des modes dans l'ensemble de l'élégie permet d'isoler les vers 37-80 de style narratif où ne se trouvent pratiquement que des indicatifs auxquels s'opposent les prescriptions rituelles concernant la cérémonie — dans laquelle s'intègre l'hymne — au début (1-36) et à la fin (81-90) où dominent l'impératif et le subjonctif optatif ou jussif[9].

La composition d'ensemble ainsi précisée, nous pouvons aborder la question des influences subies par Tibulle pour la composition des *laudes ruris* : le modèle le plus souvent cité est habituellement Virgile, dont les *Géorgiques* venaient de paraître (en 29) à la date probable de composition de notre élégie II, 1, difficilement datable, d'ailleurs, puisque le texte ne fournit lui-même aucun indice, mais, de l'avis de tous les commentateurs, le livre II du *Corpus Tibullianum* a dû être composé entre 25 et 19 ; disons tout de suite que, sans récuser l'influence indéniable de Virgile, il ne saurait plus être question aujourd'hui de réduire la complexité de la *mimesis* tibullienne au seul « modèle » virgilien, comme le faisait A. CARTAULT, dont on ne citera plus que pour

6. M. PONCHONT, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1924, p. 83.

7. L. DISSEN, *op. cit.*, p. 209.

8. Sur la « composition numérique » chez Tibulle, cf. H. DETTMER, *The Corpus Tibullianum* (1974-1980), in *A. N. R. W.*, 1983, II, 30, 3, p. 1962-1967, et surtout C. MEILLIER, *La composition numérique de Tibulle I et II*, in *Eos*, 73, 1985, p. 269-276.

9. Impératifs et subjonctifs dans les vers 1-36 : *faueat* (1), *ueni* (3), *pendeat* (4), *cinge* (4), *requiescat* (5), *cesset* (6), *soluite* (7), *sint* (9), *audeat* (11), *uenite* (13), *sumite* (14), *cernite* (15), *pellite* (18), *eludat* (19), *timeat* (20), *uiden* (25), *significet* (26), *proferte* (27), *soluite* (28), *celebrent* (29), *dicat* (31), *sonent* (32), *ades* (35), *aspira* (35). Reprise des impératifs et des subjonctifs dans les dix derniers vers (81-90) : *ueni* (81), *pone* (81), *abde* (82), *cantate* (83). *uocet* (84, *ludite* (87), dans les vers 37-80, deux subjonctifs seulement : *compleat* (49), *diceret* (54), dans deux finales.

mémoire le jugement très injuste transformant purement et simplement Tibulle en plagiaire : « On se demande si dans l'élégie II, 1... Tibulle n'a pas voulu faire transparaître par un ingénieux résumé la matière même des *Géorgiques*. Presque tous les détails de cet hymne figurent déjà dans les *Géorgiques*... en II, 1, 47, la terre porte les moissons au cœur de l'été, or les moissons sont le sujet même du premier livre des *Géorgiques* ; après le vin et le blé, vient le miel, assurément moins important ; si Tibulle l'a fait figurer en bonne place c'est sans doute parce que Virgile lui a consacré tout son quatrième livre »[10]. En réalité, une comparaison précise entre Virgile et Tibulle fait ressortir davantage, à notre avis, les différences que les similitudes et F. Solmsen nous paraît caractériser exactement la différence d'optique entre les deux poètes : « Si forte et si profonde qu'ait pu être l'influence exercée par les *Géorgiques*, l'attitude de Tibulle à l'égard de la campagne est originale : ... l'élégie II, 1, en apporte la preuve la plus nette : dans cette élégie, Tibulle jette les bases de la contribution des *Rura* à l'histoire de la civilisation, en les glorifiant d'un point de vue auquel Virgile n'avait pas prêté attention ; nous pouvons cependant nous demander si, sans le précédent virgilien, Tibulle aurait eu l'idée de célébrer la campagne en parlant de sa valeur culturelle d'une façon aussi impersonnelle et objective »[11]. Il est de fait qu'on ne trouve pas dans les *laudes ruris* tibulliennes l'enthousiasme virgilien pour le bonheur du paysan, exprimé en *Géorgiques* II, 458 sqq.[12], puisque Tibulle se borne à décrire les diverses inventions agricoles de façon apparemment « objective et impersonnelle » ; malgré la fière affirmation du vers 37 *Rura cano rurisque deos*, le poète ne s'implique pas directement dans le récit, comme il le fait habituellement dans les élégies du livre I où il chante sa propre conception du bonheur à la campagne[13] ; notre élégie ne comporte pas non plus les nombreuses divinités mentionnées dans les *Géorgiques*, notamment dans le prologue du livre I où se trouvent cités successivement Cérès, Liber, les Faunes, les Dryades, Neptune, Aristée, Pan, Minerve, Triptolème, Silvain et même Octave — Auguste divinisé de son vivant ; Tibulle, lui, se borne à nommer Bacchus, Cérès, Vénus, les Lares, Cupidon, Amor, et d'une manière générale, les *ruris deos* (37) qualifiés également de *di patrii* (17), de *placidos deos* (26) ou,

10. A. Cartault, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1909, p. 120-122 *passim*.

11. F. Solmsen, *Tibullus as an Augustan poet*, dans *Hermes*, 90, 1962, p. 301-302 : « However strong and profound the influence of the *Georgics* may have been, Tibullus response to the rura is original ... Elegy II, 1 offers the clearest proof of this ; here he sets forth the contributions of the rura to civilization and what the Greeks would call the βίος of man, glorifying them from a point of view to which Vergil had not given attention. Still we may wonder whether without Vergil's precedent it would have occurred to Tibullus to celebrate the rura and to speak of their cultural value in such an impersonal and objective fashion ».

12. *O fortunatos nimium, sua si bona norint*
Agricolas! ...

13. I, 1, 1-14, 25-32 ; I, 2, 71-74 ; I, 5, 21-36 ; I, 10, 43-44 ; II, 3, 5-10.

tout simplement, sans l'adjonction du moindre adjectif, du terme générique de *deus* (10, 79, 83) ; il se montre aussi moins détaillé que Virgile, sauf pour Cupidon (67-80) un dieu très présent dans le livre II du *Corpus Tibullianum*[14], mais la peinture des tourments de l'amour évoqués aux vers 71-80 s'avère bien différente de celle des ravages de la passion brossée par Virgile en *Géorgiques* III, 262-286, et d'ailleurs l'idée d'associer Cupidon aux dieux de la campagne et même de l'y intégrer — qualifiée par R. SCHILLING de « hardiesse novatrice unique qui prête à Cupidon le patronage des troupeaux en même temps que des amours »[15] — apparaît comme une création originale de Tibulle : Cupidon ne se trouve pas dans les *Géorgiques*, et s'il existe une source à l'invention tibullienne, elle ne saurait être qu'hellénistique, comme le prouve la reprise du motif de Cupidon né aux champs, peut-être à l'imitation de Tibulle, dans le *Peruigilium Veneris*[16], dont R. SCHILLING a montré l'inspiration très hellénisée ; il faut ajouter aussi que jusque dans le détail, Tibulle semble vouloir se démarquer de Virgile, comme nous aurons l'occasion de le voir ultérieurement pour l'explication de l'abandon du gland primitif (38), celle de la fabrication du miel (49-50) ou l'étiologie du sacrifice du bouc à Bacchus (57-58), la différence essentielle étant que Virgile fournit presque toujours une explication alors que Tibulle se contente d'un simple tableau des faits ; cette notion de tableau nous permet, en suivant P. GRIMAL, de passer de Virgile à Hésiode : « dans l'élégie II, 1, nous pensons que Tibulle se souvient moins de Virgile que d'Hésiode (*Op.* 232-235) ... on ne peut résister à l'impression que Tibulle a volontairement développé le tableau qu'il trouvait chez Hésiode : nous retrouvons chez lui les brebis aux épaisses toisons, aussi bien que les abeilles. Les glands sont mentionnés également, mais pour rappeler que les dieux ont enseigné à l'homme une meilleure nourriture » et, conclut P. GRIMAL, « à l'hypothèse de CARTAULT nous sommes sans doute autorisés à en substituer une autre, que nous pensons mieux démontrée : Tibulle ne travaille pas après Virgile, ni d'après lui, mais tous deux se rencontrent dans une commune admiration du vieillard d'Ascra »[17] — d'Hésiode aux Alexandrins, et en particulier à Callimaque « le plus hésiodique des Alexandrins »[18] le pas est aisé à franchir et plusieurs critiques n'ont pas manqué de le faire : P. PÖSTGENS[19] a mis en évidence certains rapports entre l'élégie

14. Aucune mention de Cupido dans le livre I, ni chez Lygdamus, Sulpicia et le *Panégyrique de Messalla*, trois au livre II (II, 1, 67 ; II, 3, 33 ; II, 5, 107).

15. R. SCHILLING, *op. cit.*, p. 78.

16. *Ipse Amor puer Dionae rure natus dicitur*
(*Peruigilium Veneris*, 76.)

17. P. GRIMAL, *Tibulle et Hésiode*, in *Entretiens sur l'Antiquité classique*, VII (1962), p. 271-303.

18. P. GRIMAL, *op. cit.*, p. 291.

19. P. POSTGENS, *op. cit.*, p. 64 sqq.

II, 1, et l'hymne II, A. W. Bulloch [20] a proposé certains points de comparaison avec l'hymne V, M. Pino [21] en a suggéré avec l'hymne VI, et des études italiennes récentes [22] confirment l'imprégnation hellénistique de notre élégie, dont la technique d'exposition des *laudes ruris* s'avère indéniablement alexandrine, si l'on en croit F. Cairns, bon juge en la matière : « la technique de la section 37-80 est celle de l'ancien catalogue poétique en général, vivifié par la méthode hellénistique de la répétition des thèmes auxquels on ajoute des détails supplémentaires » [23]. A toutes ces sources grecques ou latines, nous voudrions associer Lucrèce dont le célèbre tableau des origines de l'humanité (*De rerum natura* V, 925-1457) avait déjà inspiré Virgile comme l'attestent les études approfondies de Merrill [24] et de Bailey [25], Lucrèce, à condition de l'envisager autant, et peut-être même plus, comme modèle littéraire que comme source philosophique, Lucrèce dont l'influence sur la poésie latine ultérieure et sur Tibulle en particulier a été jusqu'à présent curieusement et fâcheusement sous-estimée : en effet la plupart des critiques, préoccupés uniquement de la diffusion philosophique de l'épicurisme, ne se sont intéressés qu'aux rapprochements de fond, et, sur ce plan, Tibulle ne mérite pas de retenir longuement l'attention, n'étant pas un « épicurien orthodoxe » comme l'écrit P. Grimal, le seul dans les vingt dernières années à avoir esquissé un rapport entre Tibulle et l'épicurisme [26] ; il est à nos yeux significatif que ni E. Paratore ni L. Alfonsi, tous deux fins connaisseurs de l'épicurisme romain et spécialistes de sa diffusion littéraire, n'aient suggéré, même très brièvement, une influence quelconque de Lucrèce sur Tibulle ; c'est ainsi que E. Paratore ne mentionne la présence de motifs lucrétiens que chez Virgile et Horace [27], cependant que L. Alfonsi qui

20. A. W. Bulloch, *Tibullus and the Alexandrians*, dans *P. C. Ph. S.*, 199, 1973, p. 71-89.

21. M. Pino, *Echi callimachei in Tibullo*, dans *Maia*, 24 (1972), p. 63-65.

22. M. Grondona, *Struttura e stile dell'elegia II, 1, di Tibullo*, dans *Maia*, 23 (1971), p. 236-244 ; A. M. Dubla, *Tibullo II, 1, struttura, stile, influssi ellenistici*, dans le *Bollettino di studi latini*, 8, 1978, p. 32-42.

23. « The technique in this section 37-80 is that of ancient catalogue poetry in general, modified and enlivened by the hellenistic method of repeating themes with added details », F. Cairns, *Tibullus, a hellenistic poet at Rome*, Cambridge, 1979, p. 132.

24. W. A. Merrill, *Parallels and coincidences in Lucretius and Vergil*, in *University of California Publications in Classical Philology*, 3, 1918, p. 135-247.

25. C. Bailey, *Vergil and Lucretius*, in *Proceedings of the Classical Association*, 1931, p. 21-39.

26. « Lucrèce n'épuise pas l'histoire de l'épicurisme romain. Il semble même que l'épicurisme savant, que le poète s'efforçait de restaurer, ait cédé la place, progressivement, à cet épicurisme populaire, qui envahissait de plus en plus la pensée romaine. Nous pouvons en trouver un indice dans l'œuvre de Tibulle, qui n'est certes pas un épicurien orthodoxe, puisqu'il affirme bien souvent sa dévotion envers les divinités de carrefour, qu'il croit à la divination par le sort, à toutes les superstitions populaires de la campagne et de la ville mais qui fonde sa sagesse sur des maximes évidemment empruntées au Jardin : mépris de la richesse, celle-ci consistant essentiellement dans la modération des désirs, renoncement à toutes les activités susceptibles d'assurer la fortune, mais aux dépens du calme intérieur, réduction des besoins à la satisfaction de la faim, de la soif, des désirs amoureux, tout cela se trouve chez Épicure, fait écho à son enseignement ». P. Grimal, *L'épicurisme romain*, in *Actes du Congrès de l'Association Guillaume Budé*, Paris, 1968, p. 161.

27. E. Paratore, *L'affirmazione dell'epicurismo in eta augustea*, in *A. N. R. W.*, I, 4, 1973, p. 191-202.

envisage spécifiquement la postérité littéraire de Lucrèce ajoute, lui Properce à Virgile et Horace, mais ignore Tibulle[28] ; et pourtant pour, tous les poètes augustéens, Lucrèce a été, avec Ennius et Catulle, et quoi qu'ils s'en défendent, une source d'inspiration littéraire, et L. ALFONSI remarque fort justement que « le fait que Lucrèce ne soit pas cité avant Ovide n'implique pas qu'il n'ait pas été lu et connu par les autres poètes augustéens »[29] ; déjà lorsque Macrobe, au livre VI des *Saturnales*, relève « les demi-vers, ou les vers entiers que Virgile a empruntés aux anciens poètes latins, ou intégralement, ou avec de légers changements »[30] — parmi lesquels, rappelons-le, une trentaine de citations plus ou moins étendues de Lucrèce — c'est à la forme et non au fond qu'il se réfère, et les parallèles entre Lucrèce et Virgile établis par MERRILL et BAILEY concernent au moins autant la forme que le fond ; une étude analogue des rapports entre Lucrèce et Tibulle — étude que nous avons entreprise pour l'ensemble du *Corpus Tibullianum* — se révèle à cet égard éclairante et d'ailleurs, les références à Lucrèce, dans les éditions commentées de Tibulle, n'ont cessé d'augmenter au fil des siècles ; le commentaire le plus complet sur ce plan, celui de M. PUTNAM, paru en 1973, mentionne plus de trente références à Lucrèce pour les deux livres authentiques du *Corpus Tibullianum*[31] : même si les rapprochements recensés par M. PUTNAM n'emportent pas tous la conviction, l'important est qu'ils attestent chez Tibulle une imprégnation lucrétienne indéniable, qui vient enrichir chez notre poète une culture décidément plus vaste et plus complexe qu'on ne l'admet communément. Pour nous en tenir aux seules *laudes ruris* objet de notre étude, le commentaire déjà ancien de DISSEN, paru en 1835, ne donne qu'une seule référence à Lucrèce (au vers 55, pour expliquer que Tibulle emploie *suffusus* au sens d'*inductus*, qui se trouve chez Lucrèce en VI, 448) celui de K. F. SMITH, paru en 1913, en fournit déjà quatre, deux empruntées au chant V (956, 1011), une au chant I (19), une au chant IV (1121) ces deux dernières concernant le couplet relatif à Cupido-Amor (67-80) ; PUTNAM suggère six rapprochements tous empruntés au chant V (il s'agit des vers 939, 956, 1011, 1379,

28. L. ALFONSI, *L'avventura di Lucrezio nel mondo antico e oltre*, in *Entretiens sur l'Antiquité classique*, 24, 1978, p. 271-315.

29. L. ALFONSI, *op. cit.*, p. 282.

30. *Quos locos, aut integros aut paucis admodum immutatis, ex antiquis Latinis scriptoribus Virgilius transtulerit*, Macrobe, *Saturnales*, VI, 2.

31. M. PUTNAM, *op. cit.*, signale les rapprochements suivants : — pour le livre I : I, 2, 14 et Lucrèce IV, 1177 ; I, 2, 64 et Lucr. I, 142 ; I, 2, 77 et Lucr. II, 34-36 ; I, 3, 36 et Lucr. II, 263-264, IV, 990 ; I, 3, 56 et Lucr. I, 852 ; I, 3, 59 et Lucr. II, 635 ; I, 3, 76 et Lucr. III, 984-994 ; I, 4, 12 et Lucr. II, 559 ; I, 4, 18 et Lucr. IV, 1286-1287 ; I, 4, 20 et Lucr. V, 518 ; I, 4, 36 et Lucr. IV, 60-61 ; I, 4, 68 et Lucr. II, 600 sqq. ; I, 4, 70 et Lucr. II, 620 ; I, 5, 9 et Lucr. VI, 1178 ; I, 7, 38 et Lucr. V, 1379 ; I, 8, 37-38 et Lucr. IV, 1105 et 1192 ; I, 9, 15-16 et Lucr. 315-316 ; I, 9, 27 et Lucr. IV, 1018-1019 ; I, 9, 27 et Lucr. 1158-1160 ; I, 10, 1 et Lucr. V, 1293 ; I, 10, 7-8 et Lucr. V, 1423. — pour le livre II : II, 3, 6 et Lucr. V, 208 ; II, 3, 7 et Lucr. V, 933 et VI, 1253 ; II, 3, 10 et Lucr. IV, 196 ; II, 5, 81-82 et Lucr. VI, 154-155

1416) et plus précisément au tableau de l'histoire de l'humanité (925-1457) qui ne nous paraît pas, en effet, sans analogie avec les *laudes ruris* tibulliennes. *Rura cano rurisque deos* proclame fièrement Tibulle au début de son hymne, mais on s'aperçoit très vite que le développement du poète concerne davantage la campagne que les dieux de la campagne : force est de reconnaître en effet que les dieux, mentionnés ici par le seul terme générique, sont conçus par le poète comme des initiateurs, ou mieux des catalyseurs, le poète mettant volontairement moins l'accent sur les dieux que sur les inventions qu'ils ont suscitées ; on remarquera que, dans notre passage, les dieux n'interviennent directement qu'au tout début du texte en 39 *illi docuere* et 41 *illi docuisse feruntur* et l'on notera le degré d'écart qui sépare le *docuisse feruntur* nettement moins affirmatif dans la mesure où il se réfère à une tradition alléguée, que le *docuere* initial ; malgré la mention de *his magistris* (37) tout comme celle de *hoc duce* (75) qui renvoie en écho à *his magistris*, l'initiative est laissée par le poète au genre humain *uita* (37) et au paysan *agricola* (51) qui prend, plus concrètement, le relais du genre humain : c'est bien à l'homme qu'il appartient d'agir et de démontrer sa volonté et son aptitude au progrès, ce qui est précisément la conception lucrétienne : sans exclure complètement l'intervention des dieux aux origines de l'humanité, Lucrèce formule leur participation limitée de la même manière que Tibulle par un « dit-on » qui ne l'engage pas vraiment lui-même. « Compare en effet, les antiques découvertes attribuées à d'autres divinités : c'est ainsi que Cérès, dit-on, fit connaître aux mortels le blé et Liber la liqueur née du jus de la vigne »[32] (*De Rerum natura* V, 13, 15). Dans le chant V du *De Rerum natura* Lucrèce insiste en effet sur le rôle de premier plan que doit jouer l'homme dans la conquête du progrès : l'attitude volontariste qui caractérise II, 1 (37-80) distingue nettement ces *laudes ruris* des deux autres passages tibulliens dont on a coutume de les rapprocher : en I, X, 45-48, et surtout en I, VII, 29-42, le poète attribue aussi des inventions agricoles à la Paix ou à Osiris, mais, dans les deux cas, tout le mérite des découvertes revient à la Paix ou à Osiris, qui sont le sujet de la plupart des verbes dans les passages considérés[33] alors que II, 1, ne mentionne les dieux comme sujets qu'en 39 *illi docuere* et 41 *illi docuisse feruntur*, le poète préférant laisser l'initiative à l'homme (*uita* (37), *agricola* (51), *puer* (59), *textrix* (65), *puella* (76)) ou à l'animal (*apis* (49), *hircus* (58), *ouis* (62)) et surtout aux choses (*uictus* (43), *pomus* (43), *hortus* (44), *uua* (45), *lympha* (46), *rura* (47), *terra* (48), *labor* (63), *pensa* (63), *colus*

32. *Confer enim diuina aliorum antiqua reperta*
Namque Ceres fertur fruges Liberque liquoris
uitigeni laticem mortalibus instituisse.

33. *Pax colat, duxit, aluit, condidit* (I, 10, 45-47) ; *Primus ... fecit Osiris ... sollicitauit, commisit, legit, docuit* (I, 7, 29-42).

(63), *fusus* (64), *tela* (68)) le dieu ne reprend le premier rôle que lorsqu'il s'agit de Cupido-Amor (67-80) qui constitue aux yeux de Tibulle le principe même de la création et qui se trouve très logiquement être le sujet de *dicitur* (68), *exercuit* (69), *habet* (70), *petit* (71), *gestit* (72), *detraxit* (73), *iussit* (73), *urget* (79), *adflat* (80), c'est-à-dire de tous les verbes du couplet 67-80 à l'exception de *uenit* (76), *praetemptat* (77), *explorat* (78), tous trois ayant pour sujet *puella* (76) ; encore faut-il s'aviser que ces trois verbes, dont « Cupido » n'est pas directement le sujet, sont cependant inspirés par lui (*hoc duce* 75). Cette attitude qui consiste à laisser l'initiative aux êtres animés ou inanimés est précisément celle adoptée par Lucrèce, non seulement en *De Rerum natura* V, 925 et sqq.[34], mais plus curieusement en I, 1-20, la célèbre invocation à Vénus par laquelle Lucrèce débute son poème : à l'exception du vers 4 *concelebras* où Vénus intervient directement, ce sont les êtres et les choses qui agissent sous son influence : — *concipitur genus omne animantum* (5) — *te fugiunt uenti, te nubila caeli* (6), *tibi ... tellus summittit* (8), *rident aequora* (8), *nitet ... caelum* (9), *species patefactast* (10), *uiget aura* (11), *aeriae ... uolucres ... significant* (13), *ferae, pecudes persultant* (14) ... *et tranant* ... (15). La démarche tibullienne en II, 1, 37-80 nous paraît aussi d'essence lucrétienne d'autant que Tibulle place son histoire de la civilisation non sous la protection d'un dieu, malgré la mention des *di patrii* (17), mais invoque le patronage de son protecteur Messalla (32-35) : « Messalla, célèbre par ton triomphe sur le peuple aquitain, toi dont les victoires font brillamment honneur à tes ancêtres à la longue barbe, viens m'inspirer, tandis que mon chant rend grâces aux divinités rustiques »[35], à l'instar de Lucrèce divinisant Épicure dans le préambule du chant V du *De Rerum natura* (8) : « celui-là fut un dieu, oui, un dieu, glorieux Memmius »[36], comme le prouvent les impératifs du vers 35, analogues à ceux utilisés par le poète pour invoquer Phébus-Apollon en II, 5, 2, *age* 6, et 7 *ueni* : Messalla est fort souvent cité dans le *Corpus Tibullianum*[37] mais jamais, sauf dans les vers cités plus haut, Tibulle ne lui demande l'inspiration pour un développement, et l'on remarquera que si Virgile place ses *Géorgiques* sous le patronage de Mécène, il distingue soigneusement l'hommage rendu à son protecteur en II, 39-41 et l'invocation aux dieux auxquels il demande l'inspiration dès le début de son poème en I, 7-26.

34. *Genus humanum* sujet de *fuit*, 925 ; *tellus* sujet de *creasset*, 926 ; *moderator* sujet de *erat, scibat*, 933-934 ; *sol, imbres* sujets de *dederant*, 937 ; *terra* sujet de *crearat*, 937 ; *donum* sujet de *placabat*, 938 ; *tellus* sujet de *ferebat*, 942 ; *nouitas* sujet de *tulit* en 943-944.

35. *Gentis Aquitanae celeber Messalla triumphis*
Et magna intonsis gloria uictor auis,
Huc ades adspiraque mihi, dum carmine nostro
Redditur agricolis gratia caelitibus.

36. *Dicendum est, deus ille fuit, deus, inclute Memmi.*

37. I, 1, 53 ; I, 3, 1 ; I, 3, 56 ; I, 5, 31 ; I, 7, 7 ; II, 1, 31 ; II, 1, 33 ; II, 5, 119 ; III, 7, 1 ; III, 14, 5.

Le modèle « culturel » d'histoire de la civilisation qui s'est imposé dans la littérature latine, c'est évidemment le célèbre tableau des origines de l'humanité brossé par Lucrèce au chant V du *De Rerum natura* (925-1457) et Tibulle ne pouvait, à notre avis, manquer de s'y référer ; qu'on nous comprenne bien : dans les quarante-quatre vers que comptent les *laudes ruris*, Tibulle ne peut, cela va de soi, se montrer aussi complet que Lucrèce en 532 vers, et il n'a retenu que les éléments les plus significatifs du tableau lucrétien ; mais l'essentiel, selon nous, est qu'il adopte une démarche lucrétienne, qui expose et parfois explique les faits — bien souvent d'ailleurs l'explication paraît superflue tant l'évidence s'impose d'elle-même — dans un enchaînement qui se veut logique, dans un style didactique plus proche de celui de Lucrèce que de celui de l'élégie en général, au point que certains commentateurs ont voulu rejeter tout ou partie des vers 37-66, en estimant leur facture indigne du talent de Tibulle ; et de fait, s'il n'est pas question d'accepter ces rejets arbitrairement subjectifs — rien dans les manuscrits n'autorise de pareilles mutilations — l'étonnement des commentateurs ne paraît pas complètement injustifié, dans la mesure où ces vers ne sont effectivement pas dans la manière habituelle de Tibulle : malgré le *rura cano* initial, aucune implication personnelle du poète, aucune idéalisation des faits, aucune référence non plus au mythe de l'âge d'or, si cher à tous les poètes augustéens et à Tibulle en particulier, et qui aurait pu introduire un développement antithétique comme en I, 3, 35-50, analogue à celui composé par Virgile en *Géorgiques* I, 125-146 : dans notre passage, Tibulle envisage une vie des premiers hommes semblable à celle des bêtes, ce qui est aussi l'optique de Lucrèce. « Ils menaient une vie vagabonde semblable à celle des bêtes »[38] (*De Rerum natura* V, 932) ; sans dire les choses aussi explicitement, Tibulle suggère très nettement que le genre humain primitif ne se nourrissait que de glands *querna glande* (38) et d'aliments sauvages *uictus feri* (43) et ne buvait que de l'eau *sobria lympha* (46), trois éléments qui se trouvent présentés dans le même ordre chez Lucrèce : « Le gland du chêne composait le plus souvent toute leur nourriture »[39] (*De Rerum natura* V, 939) « Et le monde faisait croître en abondance une pâture grossière, qui suffisait aux misérables mortels »[40] (*De Rerum natura* V, 943-944), et aussi « Pour apaiser leur soif, ils se rendaient à l'appel des ruisseaux et des sources »[41] (*De Rerum natura* V, 945-946). Ce qui renforce encore, à notre avis, la probabilité d'une influence lucrétienne sur Tibulle,

38. *Volgiuago uitam tractabant more ferarum.*
39. *Glandiferas inter curabant corpora quercus plerumque.*
40. *Multaque praeterea nouitas tum florida mundi pabula dura tulit, miseris mortalibus ampla.*
41. *At sedare sitim fluuii fontesque uocabant.*

c'est l'explication identique que donnent les deux poètes de l'abandon du gland : en évoquant la désaccoutumance progressive du genre humain pour ce type d'aliment au vers 38 : « ... ont fait perdre à l'homme l'habitude d'assouvir sa faim avec le gland du chêne »[42], Tibulle se borne à résumer allusivement l'explication lucrétienne qui constate une simple évolution : « le plus souvent, une nouvelle et meilleure découverte détrône les anciennes et change nos sentiments à leur égard ; c'est ainsi qu'on se dégoûta du gland »[43] (*De Rerum natura* V, 1414-1416) ; Virgile quant à lui met en rapport la disparition du gland avec l'enseignement de l'agriculture par Cérès : « Cérès apprit aux mortels à retourner la terre avec le fer lorsque déjà manquaient les glands et les arbouses de la forêt sacrée »[44], Virgile, *Géorgiques* I, 146-148. Le distique consacré à l'habitation : « ils lui ont appris les premiers à assembler des charpentes et à couvrir une étroite demeure d'un feuillage verdoyant »[45] (Tibulle II, 1, 39-40), permet un nouveau rapprochement, déjà établi par K. F. Smith et repris depuis par tous les commentateurs, avec Lucrèce V, 955 « les bois, les cavernes des montagnes, les forêts étaient leurs demeures »[46] et 1011 : « ensuite, quand ils surent se servir des huttes, des peaux de bêtes et du feu »[47]. Comme Lucrèce, Tibulle suggère lui aussi le passage de l'état primitif de nomade à celui de sédentaire qui se bâtit une demeure, si rudimentaire soit-elle. L'évocation des découvertes agricoles rapproche encore, selon nous, l'auteur du *De Rerum natura* de Tibulle dans la mesure où tous deux ont bien conscience du caractère progressif d'une certaine évolution naturelle : « Et chaque jour ils modifiaient davantage leur nourriture et leur vie d'antan, par de nouvelles découvertes »[48] (*De Rerum natura* V, 1105-1107), ou encore : « Puis ils essayaient sans cesse de nouvelles cultures dans leur cher petit champ et voyaient les fruits sauvages s'adoucir peu à peu à force d'attention et de tendres soins prodigués à la terre »[49] (*De Rerum natura* V, 1367-1369) ; c'est la même façon de voir qui inspire, selon nous, Tibulle en II, 1, 43 : « Alors on renonça aux aliments sauvages, alors fut planté l'arbre fruitier »[50] ; l'invention du chant

42. *Desueuit querna pellere glande famem.*
43. *Posteriorque fere melior res illa reperta*
perdit, et immutat sensus ad pristina quaeque.
Sic odium coepit glandis ...
44. *Prima Ceres ferro mortalis uertere terram instituit,*
cum iam glandes atque arbuta sacrae deficerent siluae ...
45. *Illi compositis primum docuere tigillis*
Exiguam uiridi fronde operire domum.
46. *Sed nemora atque cauos montis siluasque colebant.*
47. *Inde casas postquam ac pellis ignemque pararunt.*
48. *Inque dies magis hi uictum uitamque priorem*
Commutare nouis monstrabant rebus et igni.
49. *Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli*
temptabant, fructusque feros mansuescere terra
cernebant indulgendo blandeque colendo.
50. *Tum uictus abiere feri, tum consita pomus.*

(51-54), celle de la danse (55-56) telles que les présente Tibulle ne sont pas non plus sans analogie avec leur présentation chez Lucrèce (*De Rerum natura* V[51], 1382-1386 pour le chant, 1399-1411 pour la danse) : sans que l'on puisse déceler de réminiscence littérale précise, apparaît indéniablement une influence diffuse de la description des premières fêtes campagnardes, qui se manifeste d'ailleurs autant dans notre élégie II, 1, que dans la fête champêtre de II, 5, 83-100 : nous pouvons dresser un constat analogue pour l'évocation du travail de la laine (filage et tissage) en remarquant que la mention des outils de travail s'avère, quoique différente, aussi précise chez Tibulle (« ... Voilà l'origine de la laine à filer chaque jour et de la quenouille et du fuseau que sous le pouce fait tourner l'écheveau »[52] II, 1, 63-64) que chez Lucrèce V (1353) : « baguettes, fuseaux, navettes et ensouples au chant sonore »[53]. L'imprégnation lucrétienne de toutes les *laudes ruris* nous paraît si forte qu'un certain nombre de détails tibulliens qui ne trouvent pas de correspondance exacte chez Lucrèce, ne nous semblent pourtant pas étrangers à l'attitude lucrétienne, par leur sens de la précision scientifique, leur volonté d'explication didactique, leur souci étiologique : il en va ainsi du vers 42, « ils adaptèrent au chariot la roue »[54] auxquels les commentateurs ne trouvent, du moins jusqu'à présent, aucun précédent ni parallèle dans les littératures grecque et latine, mais qui apparaît bien pourtant dans la manière de Lucrèce, ne serait-ce que par le caractère technique des termes composant le vers 42 *plaustro subposuisse* ; c'est encore une explication technique que fournit le vers 44 au sujet des progrès permis en agriculture par le développement de l'irrigation : « alors le jardin bien arrosé but l'eau qui le fertilisa »[55] ; le distique (49-50) relatif à la fabrication du miel permet à Tibulle de donner de celle-ci une explication scientifique que n'aurait pas récusée Lucrèce « l'abeille légère amasse le suc des fleurs dans sa ruche, empressée à remplir de doux miel ses rayons »[56], en tout cas bien différente de l'explication poétique, d'ailleurs connue de Tibulle, qui considère le miel comme « la rosée du chêne »[57] ; les distiques 55-56 et 57-58 marquent le souci étiologique du poète d'expliquer le sacrifice du bouc à Bacchus — et ce, quel que soit le texte adopté pour le pentamètre 58, qui a donné

51. Nous ne pouvons comprendre l'opinion de P. Boyancé, in *Lucrèce et l'épicurisme*, Paris, 1963, p. 257, qui établit, sans en apporter la moindre justification, une opposition que nous estimons parfaitement artificielle entre Lucrèce et Tibulle : « II, 1, 37 sqq. sont un développement qui pour les origines des arts, s'oppose directement à l'ensemble de la peinture lucrétienne, dont il est comme la réfutation ».

52. *Hinc et femineus labor est, hinc pensa colusque,*
Fusus et adposito pollice uersat opus.

53. *Insilia ac fusi, radii, scapique sonantes.*

54. *... et plaustro subposuisse rotam.*

55. *Tum bibit inriguas fertilis hortus aquas!*

56. *Rure leuis uerno flores apis ingerit alueo*
Compleat ut dulci sedula melle fauos.

57. *Ipsae mella dabant quercus* ... Tib. I, 3, 45.

lieu à de multiples conjectures[58] — un souci bien mis en évidence par tous les commentateurs.

Mais c'est peut-être au niveau de la forme que l'influence de Lucrèce se fait le plus nettement sentir dans ces *laudes ruris* ; lorsque Aulu-Gelle constate que « Virgile a emprunté non seulement des mots isolés, mais des vers presque entiers et aussi de nombreux passages de Lucrèce »[59], c'est uniquement sur l'aspect formel de l'imitation virgilienne qu'il met l'accent et c'est de ce point de vue formel que nous voudrions étudier plus spécialement certains procédés stylistiques habituels à Lucrèce et utilisés dans notre passage par Tibulle, parmi lesquels nous retiendrons plus particulièrement quatre éléments : la fréquence de certains mots caractéristiques du *De Rerum natura*, l'emploi d'un vocabulaire technique, l'usage répété, presque abusif des substantifs abstraits en fonction de sujet, l'emploi concomitant de l'anaphore et de l'enjambement pour souligner l'enchaînement logique et la cohérence d'un texte qui risquerait de paraître émietté. Examinons d'abord la fréquence chez Tibulle de certains mots caractéristiques du lexique lucrétien : la notion de commencement, d'origine première exprimée par l'adjectif *primus* et l'adverbe *primum*, est évidemment un principe fondamental de l'expression lucrétienne : dans l'ensemble du *De Rerum natura* on relève 60 occurrences de l'adverbe *primum* et 72 de l'adjectif *primus*[60] ; pour nous limiter au seul chant V, objet essentiel de notre comparaison, Lucrèce se sert 18 fois de l'adverbe *primum* et 13 de l'adjectif *primus* : dans l'ensemble des deux livres authentiques de Tibulle, nous trouvons 9 emplois de l'adjectif *primus*, dont 7 dans le livre I, les deux seuls emplois du livre II se trouvant précisément dans notre élégie (41-56)[61], 9 également de l'adverbe *primum* et cette fois plus de la moitié, soit 5 exactement, sont dans notre passage, d'autant que ce sont les seuls emplois de *primum* dans le livre II[62]. C'est un constat analogue que nous pouvons dresser pour le verbe *docere* et les mots de sa famille, l'un des mots-clefs du vocabulaire lucrétien dont on relève 49 exemples dans le *De Rerum natura* ; sur les 13 emplois du *Corpus Tibullianum*[63], deux se trouvent dans notre élégie, auxquels viennent s'ajouter *doctus*[64] et *indoctus*, dont c'est le

58. Sur les multiples corrections auxquelles a donné lieu ce vers, se reporter à la liste des quatorze conjectures recensées par R. J. Ball, *op. cit.*, p. 156.

59. *Non uerba autem sola, sed uersus prope totos et locos quoque*
Lucreti plurimas sectatum esse Vergilium uidemus
Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, I, XXI.

60. Tous les relevés lucrétiens sont empruntés à J. Paulson, *Index lucretianus*, Göteborg, 1926.

61. I, 4, 59 ; I, 5, 62 ; I, 7, 20, 29, 31 ; I, 8, 47 ; I, 10, 1 ; II, 1, 41 ; II, 1, 56.

62. I, 1, 39 ; I, 5, 59 ; I, 7, 35 ; I, 10, 45 ; II, 1, 39, 51, 53, 59, 69.

63. I, 2, 19, 23 ; I, 3, 28 ; I, 4, 17, 59 ; I, 6, 9, 67 ; I, 7, 33, 37 ; II, 1, 39, 41 ; II, 13, 14 b ; II, 5, 18 ; dans les deux emplois de notre élégie II, 1, 39-41, on remarquera l'association de *primum*, *primi* avec le verbe *docere* pour souligner la nouveauté de l'enseignement, une association fréquente elle aussi chez Lucrèce.

64. *Doctus* est employé sept fois dans les livres I et II du *Corpus Tibullianum*, quatre fois

seul exemple chez Tibulle. Deuxième procédé « lucrétien », l'emploi d'un certain vocabulaire technique[65] : un examen attentif du vocabulaire tibullien en II, 1, 37-80 permet de relever un nombre anormalement élevé de termes techniques qui ne se trouvent employés que dans ce seul passage du *Corpus Tibullianum* : il en est ainsi des substantifs : *tigillis* (39), *auena* (53), *minio* (55), *fusus* (64), *textrix* (65) auxquels on ajoutera *uictus* (43) ou *aestu* (47), des adjectifs : *inriguas* (44), *rubenti* (55), *memorabile* (57), des participes adjectifs : *consita* (43), *satiatus* (51), *modulatus* (53), *suffusus* (55), *exhibitura* (61), *apposito* (64), *transgressa* (75) ; des verbes : *operire* (40), *deponit* (48), *gestit* (72), *praetemptat* (77), *explorat* (78) ; plus de la moitié des termes que nous venons de citer se trouvent déjà chez Lucrèce, c'est ainsi qu'appartiennent au lexique du *De Rerum natura* : *uictus*, *aestus*, *fusus*, *irrigare*, *satiare*, *operire*, *deponere*, *gestire*, *suffundere*. Troisième procédé qui participe aussi de la langue didactique, donc de l'usage lucrétien, la place importante conférée aux substantifs abstraits en fonction de sujets : dans les *laudes ruris* apparaît une concentration inhabituelle de sujets abstraits, soit 13 en 44 vers : cela commence par l'emploi peu fréquent même en poésie de *uita* (37), au sens de genre humain, et tout le texte fait la part belle aux sujets abstraits : 7 exemples en 6 vers consécutifs (43-48) avec *uictus* (43), *pomus* (43), *hortus* (44), *uua* (45), *lympha* (46), *rura* (47), *terra* (48), 5 exemples dans les 3 vers 63-66 avec *labor* (63), *pensa colusque* (63), *fusus* (64), *textrix* (65) ; d'une manière générale Tibulle manifeste un goût certain pour l'utilisation des sujets abstraits, mais jamais, semble-t-il, à un tel degré : il suffit, pour s'en convaincre, de relever que dans les vers 1 à 36 et 81-90 de notre élégie II, 1, nous trouvons aussi 13 exemples de sujets abstraits, mais dispersés dans l'ensemble de l'élégie, et non délibérément concentrés comme dans les exemples cités plus haut. Quatrième et dernier procédé stylistique fréquent chez Lucrèce et repris par Tibulle dans les *laudes ruris*, l'emploi concomitant de l'anaphore[66] et de l'enjambement[67] pour souligner l'enchaînement apparemment logique du développement et renforcer ainsi la cohérence d'un texte qui risquait de paraître émietté puisqu'il s'agit en fait d'une succession de distiques représentant chacun une invention : ce qui nous semble remarquable en II, 1, 37-80, ce n'est pas tant l'utilisation de l'anaphore ou de l'enjambement, deux

comme adjectif : I, 4, 61 *doctos poetas* ; I, 8, 12 *docta manu* ; II, 1, 70 *doctas manus* ; II, 320 *carmina docta* ; trois fois comme participe conservant sa valeur verbale et construit avec un infinitif : I, 7, 20 *credere docta* ; I, 7, 28 *plangere docta* ; I, 9, 37 *fallere doctus*.

65. « The sketch of the gradual growth of civilization with which the book V concludes involves certain special words to describe the part of the loom (1353) and of agriculture (1361-1378) », C. Bailey, *op. cit.*, p. 142.

66. Sur l'anaphore, on consultera avec profit l'article de J. Veremans, *L'anaphore dans l'œuvre de Tibulle*, in *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p. 774-800.

67. Sur l'enjambement, on consultera : A. Cartault, *Le distique élégiaque chez Tibulle, Sulpicia, Lygdamus*, Paris, 1911, spécialement p. 263-277 ainsi que B. Wohl, *The phenomen of Sperrung in Tibullus elegies*, dans *T. A. P. H. A.*, 104, 1974, p. 385-428.

procédés auxquels Tibulle a recours fréquemment, mais séparément, par ailleurs, c'est leur emploi simultané pour lier malgré tout des éléments dispersés ; on observera que les vers qui ne sont pas liés par l'enjambement le sont par l'anaphore, et que parfois les deux procédés se juxtaposent : c'est ainsi que l'enjambement unit 37-38, 39-40, 41-42, 47-48, 51-52, 53-54, 55-56, 57-58, 59-60, 61-62, 65-66, 67-68, 71-72, 73-74, 75-76, 79-80, cependant que l'anaphore associe encore plus étroitement 39-40 et 41-42, 43-44-45, 47 et 49, 51 et 55 ; outre l'anaphore et l'enjambement, Tibulle emploie la coordination en 45-46 et 63-64, tous procédés convergents pour contribuer à la cohérence, du moins extérieure, du texte, et déjà utilisés fort habilement par Lucrèce ; le rôle de l'anaphore chez celui-ci a été bien analysé par C. BAILEY[68] qui a également caractérisé avec justesse la technique lucrétienne de l'enjambement[69], remarquant notamment que le type le plus utilisé est celui qui constitue la simple continuation de la phrase d'un vers à l'autre, ce qui est précisément le cas de la plupart des enjambements de ces *laudes ruris*[70] ; CARTAULT observe d'ailleurs que « II, 1, ainsi que II, 5, sont deux pièces qui n'ont d'élégiaque que la forme, qui sont surtout descriptives et qui pourraient aussi bien être écrites en hexamètres continus »[71] ; or ce jugement nous paraît convenir tout spécialement à la facture didactique des II, 1, 37-80. Ainsi la volonté didactique — pour le fond comme pour la forme — de Tibulle dans notre texte traduit une démarche explicative que nous n'hésitons pas à qualifier de lucrétienne (au moins pour les vers 37-66 plus particulièrement étudiés jusqu'ici) et nous permet de conclure que Tibulle doit presqu'autant à Lucrèce qu'à Virgile pour son histoire de la civilisation. Confirmation nous est donnée de cette présence de Lucrèce chez Tibulle si l'on veut bien confronter notre élégie avec II, 3, 65-76, où le poète, au rebours de II, 1, 37-66, condamne les méfaits de la civilisation en ayant recours à nouveau au chant V de Lucrèce : « Oui, adieu aux moissons, plutôt que de voir la campagne garder les jeunes filles ; que le gland soit notre nourriture, et comme aux temps primitifs, n'ayons pour boisson que de l'eau ; le gland a été la nourriture des anciens et ils ont toujours promené leur amour à l'aventure »[72] s'écrie Tibulle en II, 3, 67-69, et le très beau distique par lequel le poète évoque la passion des amants aux premiers temps de la création : « Alors, douce à ceux qu'Amour touchait de son souffle, Vénus leur procurait à découvert

68. Sur l'utilisation faite par Lucrèce de l'anaphore voir l'étude de C. BAILEY, *op. cit.*, p. 155-159.

69. C. BAILEY, *op. cit.*, p. 120-123.

70. BAILEY remarque aussi que la proportion des enjambements est plus forte, chez Lucrèce, dans les prologues et dans les passages de style soutenu.

71. A. CARTAULT, *Le distique élégiaque*, p. 278.

72. *O ualeant fruges, ne sint modo rure puellae :*
Glans alat, et prisco more bibantur aquae.
Glans aluit ueteres, et passim semper amarunt.

le plaisir dans une vallée ombreuse »[73] nous fait irrésistiblement penser au vers 962 du chant V de Lucrèce : « Et Vénus dans les bois accouplait les amants »[74], Tibulle se montrant, à notre avis, plus suggestif que Lucrèce, mais l'esprit reste bien le même ; et ce détour par l'élégie II, 3, nous permet aussi de mieux comprendre le couplet consacré à Cupidon (67-80) dans une optique proche de celle de Lucrèce ; dans notre étude de la composition des *laudes ruris* nous avons déjà dit que les vers consacrés à Cupidon forment partie intégrante et conclusion de la brève histoire de la civilisation précédemment esquissée par Tibulle : cette évocation de Cupidon né « aux champs, au milieu des troupeaux, et parmi les cavales indomptables »[75] met bien en évidence l'aspect tout-puissant, impérieux, irrésistible de l'Amour, caractère éminemment lucrétien de l'Amour, si l'on se réfère cette fois au prologue du livre I (1-43), hymne à Vénus, conçue comme la puissance amoureuse initiatrice de la vie : ainsi l'éloge de la campagne s'achève-t-il chez Tibulle par où commençait Lucrèce : une évocation de l'Amour conçu comme le principe fondamental de la création, « comme le désir sans qui la vie s'arrêterait ; on devine comme un accent lucrétien dans cette élégie »[76], écrit fort justement P. Grimal : ne sommes-nous pas tout proches, en effet, dans cet hymne à Cupido-Amor, du lyrisme lucrétien de l'hymne à Vénus, exaltant lui aussi les bienfaits d'Amour, principe souverain de la création : « puisque c'est à toi que toute espèce vivante doit d'être conçue et de voir, une fois sortie des ténèbres, la lumière du soleil »[77] ou encore « puisque tu suffis seulle à gouverner la nature, et que sans toi rien n'aborde aux rivages divins de la lumière, rien ne se fait de joyeux ni d'aimable »[78]? Certes Tibulle suggère plus qu'il ne dit et la leçon apparaît chez lui plus implicite que chez Lucrèce, mais, dans le grand débat sur la notion de progrès ouvert par le chant V du *De Rerum natura* et poursuivi par Virgile avec la IV[e] *Bucolique* et le chant I des *Géorgiques*, débat sur lequel la belle thèse d'A. Novara[79] offre tant de

73. *Tum, quibus adspirabat Amor, praebebat aperte*
Mitis in umbrosa gaudia ualle Venus.

On notera que l'association Amor-Venus se trouve également présente, au sein d'un même distique, au début de cette élégie (vers 3-4).

Ipsa Venus latos iam nunc migrauit in agros,
Verbaque aratoris rustica discit Amor.

74. *Et Venus in siluis iungebat corpora amantum.*
75. *Ipse quoque inter agros interque armenta Cupido*
Natus et indomitas dicitur inter equas.
76. P. Grimal, *Le Lyrisme à Rome*, Paris, 1978, p. 123.
77. *... per te quoniam genus omne animantum*
concipitur, uisitque exortum lumina solis
Lucrèce I, 4-5.
78. *Quae quoniam rerum naturam sola gubernas,*
nec sine te quicquam dias in luminis oras
exoritur, neque fit laetum neque amabile quicquam.
Lucrèce I, 21-23.
79. A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République* (essai

lumineux éclairages, Tibulle apporte lui aussi sa modeste contribution en associant sans doute Hésiode à ses deux illustres prédécesseurs latins pour finalement dépasser, en la transcendant, la trop fameuse opposition entre nature et culture, ce que symbolise, à notre avis, le merveilleux accord entre les hommes et les dieux qui conclut l'élégie II, 1, sous l'égide de Cupido-Amor, maître de la création [80]; sur le plan de l'inspiration, Tibulle a beau en II, 4, 15-19 [81] refuser aussi bien la tentation épique que la veine didactique, il n'en donne pas moins avec ces *laudes ruris* un exemple du poème didactique, qui lui permet une ἀγαθὴ ἔρις avec Lucrèce, comme l'*exemplum* mythologique complaisamment développé en II, 3, 11-28 [82] introduit indéniablement une *aemulatio* avec Properce, sans oublier que II, 5, par son allure épique, semble entretenir des liens avec l'œuvre de Virgile [83]; à cet égard le livre II du *Corpus Tibullianum* moins étendu numériquement que le livre I, puisqu'il ne comporte que 432 vers répartis en six élégies au lieu de 1.088 pour les dix élégies du livre I, s'avère plus complexe esthétiquement que le premier livre par la variété des influences tant grecques que latines qui se combinent harmonieusement dans chacune des six élégies : que l'on ait pu, à propos de ces *laudes ruris*, objet de notre étude d'aujourd'hui, faire allusion à Hésiode, Callimaque, Théocrite, Virgile... et Lucrèce, pour nous limiter aux rapprochements essentiels suggérés pour II, 1, 37-80 — et même si tel ou tel rapprochement apparaît plus ou moins fondé — suffit à démontrer l'étendue de la culture tibullienne dont on n'a pas fini de découvrir la richesse, malgré les progrès déjà accomplis par les critiques, spécialement dans les vingt dernières années ; on ne saurait en tout cas, dénier aux *laudes ruris* tibulliennes, malgré leur apparente simplicité, le caractère d'une création originale complexe, œuvre d'un *poeta doctus*, à l'égal de ses pairs, fruit d'une culture raffinée, qui a su intégrer et adapter les apports tant philosophiques que poétiques puisés chez plusieurs de ses devanciers.

sur le sens latin du progrès), Paris, 1982, plus particulièrement ch. 5 (Le sens du progrès chez Lucrèce, p. 313-383).

80. *Felix, cui placidus leniter adflat Amor.*

81. *Ite procul, Musae, si non prodestis amanti :*
Non ego uos, ut sint bella canenda, colo,
Nec refero Solisque uias et qualis, ubi orbem
Conpleuit, uersis Luna recurrit equis.

82. Sur II, 3, 11-28, consulter A. Foulon, *Tibulle II, 3 et l'Alexandrinisme*, in *R. É. L.*, 58, 1980, p. 252-273.

83. Sur II, 5, consulter A. Foulon, *Tibulle II, 5 Hellénisme et romanité*, in *R. É. L.*, 61, 1983, p. 173-188.